

MAGALI NOËL

Extrait d'un entretien avec elle

CHANSONS A VIF

La comédienne et chanteuse Magali Noël propose un florilège de chansons aux senteurs envoûtantes et poétiques, sans oublier des titres rock griffés d'impertinence espiègle, pied de nez aux conventions du genre. Pour ce spectacle chanté qui mise sur la diversité, elle est accompagnée par le complice au piano Richard Pizzorno, Giorgos Antoniou à la contrebasse et Thomas Mockel aux guitares et à la trompette.

Que représente pour vous le spectacle chanté, *Chansons volent* ?

Magali Noël : A mes yeux, *Chansons volent* est à l'image de la vie, éphémère, passionnée ou douloureuse. Il existe ainsi des compositions qui jaillissent telles des étoiles filantes d'une grande beauté. Le titre de cette création peut évoquer une dimension d'envol, d'adieu : il s'agit en effet de mon ultime spectacle musical, sans que mon parcours artistique prenne fin. Je prépare ainsi un rôle pour un film ainsi qu'une pièce de théâtre, *La Dette* de l'écrivain autrichien Stefan Zweig, qui sera créée à Paris au Théâtre 14 avant d'être accueillie au Théâtre de Carouge. *Chansons volent* est donc loin de marquer mes adieux à la scène. La vie passe et volent aussi les chansons, sans une ombre de nostalgie ou de mélancolie dans l'esprit.

J'ai toujours adoré me déguiser, jouer des personnages multiples. C'est le cas dès mon rôle dans *L'Amour des quatre colonels* de Peter Ustinov, mise en scène Jean-Pierre Grenier, dans lequel j'interprétais quatre personnages différents. Depuis, chacun de mes spectacles musicaux et théâtraux m'ont amené à changer de personnages, passer de l'un à l'autre ou n'en adopter qu'un seul, avec, parfois, de multiples métamorphoses. Cette figure n'était pas moi, tandis que les chansons choisies ici me sont beaucoup plus proches.

À cette occasion, j'ai choisi Boris Vian qui fait étroitement partie de ma jeunesse, ainsi que le poète, écrivain et cinéaste Jacques Prévert. Puis des compositeurs et interprètes qui m'ont profondément touchée : Léo Ferré, Jacques Brel et Jean Ferrat, un grand ami. Ce sont tous des artistes de grand talent que j'aime infiniment. Et cet amour se retrouve, je l'espère, dans le plaisir que j'ai à les chanter.

Qu'est-ce qui vous attire tant dans l'univers cocasse de Boris Vian pour ouvrir *Chansons volent* avec sa *Valse jaune* ?

M. N. : Boris était un homme multiple : auteur, compositeur, interprète, directeur artistique, écrivain, cinéaste. Il s'adonnait à un nombre incroyable d'activités et d'expressions, écrivant dans la revue *Jazz-Hot* l'après-midi, traducteur dans un premier temps pour vivre, jouant le soir de sa petite "trompinette", se passionnant aussi pour la mécanique et le dessin. Lorsqu'il s'agissait d'amis, il avait une qualité merveilleuse, celle de leur donner beaucoup de son temps. Je me rappelle de lui à mes débuts. Je passais tard le soir dans un minuscule cabaret, éloigné du grand luxe, une petite boîte modeste, comme il y en avait alors de nombreuses à Paris. C'était l'occasion de se retrouver entre copains au Restaurant de la Cloche d'Or. Dans ce petit restaurant, Boris faisait toujours attendre les autres convives, le temps que je sorte de cette scène de cabaret, souvent fort tard, sur le coup des deux trois heures du matin. On était tous à table en joyeuse compagnie, comme le dit Boris dans l'une de ses chansons, passant une grande partie des nuits à discuter de choses et d'autres.

De vibrants souvenirs d'amitié sont aussi liés au metteur en scène et comédien Jacques Charon de la Comédie française qui m'a mise en scène dans *La Dame de chez Maxime* de Feydeau, ainsi qu'avec Robert Hirsch et Jean Le Poulain entre autres. Tous, nous nous retrouvions dans un célèbre café d'alors, *La Régence*, situé à côté de la Comédie française. Quelle merveilleuse chance d'avoir eu de tels amis dans ma jeunesse qui n'a pas toujours été facile ! *Chansons volent* est aussi une forme d'"ode" aux amis.

Pour la sortie du rock *Fais-moi mal Johnny*, Boris Vian écrit sur la pochette que vous avez "un petit quelque chose de plus que Marilyn et que ce petit quelque chose passe le micro"...

M. N. : Boris m'avait entendu chanter *Du riffi chez les hommes*, chanson titre du film noir et parodique de Jules Dassin, primé à Cannes 1956. Le cinéaste m'avait, lui, entendu chanter dans ma loge, m'invitant alors à interpréter la chanson du film. En l'écoutant, Boris avait remarqué que je possédais une voix un peu spéciale, lisse ou rauque selon les moments. Elle lui a plu et il m'a demandé de venir le voir chez Philips, où il était alors directeur artistique. Ayant écrit des rocks, il m'a proposé de les chanter. Alors j'ai dit "oui" à l'auteur de *L'Écume des jours* que j'estimais beaucoup. *Fais-moi mal Johnny* a été enregistré dans un ancien théâtre devenu boîte de nuit puis transformée en studio, dans le quartier de Pigalle. En compagnie d'Alain Goraguer et d'amis-musiciens, on enregistrerait toute la nuit. Je me rappellerai toujours que Boris était dans la régie du studio, dirigeant la séance. Il était hilare. Et c'est bien sa voix que l'on découvre, un instant, dans la chanson disant : "Attention, il va lui faire mal, il lui fait mal...". C'était un artiste jubilatoire, fou de joie avec lequel j'enregistrais.

Dans mon souvenir, le rock l'enthousiasmait et je suis heureuse d'avoir pu être, grâce à lui, la première chanteuse de rock'n'roll en France, à l'époque d'Elvis Presley. C'étaient des rocks très basiques et diablement efficaces dans le tempo et les rythmiques.

Rue de la flemme est un éloge de la paresse. Qu'en avez-vous retenu ?

Au fond, le rêve de cet "homme à tout à faire", auteur-compositeur-interprète était de... ne rien faire. C'était d'ailleurs complètement contraire à sa personnalité, car l'homme volait d'un rendez-vous à l'autre, dans une suite d'activités incessantes, se produisant le soir dans un théâtre parisien pour un tour de chant et écrivant. Cette *rue de la flemme* était peut-être un contrepoint à sa vie trépidante qui le faisait rêver ? *Toi l'inconnu(e)* est encore une chanson qu'il a écrite très jeune. Sans doute espérait-il alors un grand amour qui bouleverse l'existence. Dès l'instant où il a rencontré Ursula Kübler, une danseuse exceptionnelle qui deviendra la femme de sa vie, ce thème s'estompera. J'ai connu Boris alors que les mythiques et folles ambiances noctambules de Saint-Germain des Prés n'étaient presque plus qu'un souvenir. "Le club Saint-Germain" n'accueillait d'ailleurs plus Vian à l'époque.

Vous avez eu un coup de cœur pour Notre bel amour...

J'ai connu par hasard ce jeune chanteur-compositeur italien à Fribourg lors d'un concert. Et je lui ai demandé tout de suite si je pouvais chanter l'une de ses compositions. A mon sens, Pollina est un artiste de grand talent que l'on peut classer sans hésiter parmi les grands. C'est un merveilleux auteur que je ne connais que par ses chansons toutes plus jolies, savoureuses et délicates les unes que les autres. J'ai aimé *Notre bel amour*, car ce titre s'inscrit bien dans ce tour de chant en évoquant cet amour incompréhensible juste après l'inconnu(e) imaginée par Vian.

Cet amour "ne dort pas", "ne veille pas" et "souffre à en mourir". C'est un amour à vif. Et je trouve qu'il est beau de vivre de tels amours. Pollina parle de cet amour immense, hors du temps, sans causes connues, dont on ne sait rien. On ne comprend pas pourquoi l'on s'aime, cela reste au-delà de l'entendement. J'aime que ce titre aille très loin...